



TARTAKOWSKY Ewa, *Les Juifs et le Maghreb. Fonctions sociales d'une littérature d'exil*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 2016

Alexis Nuselovici (Nouss)



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remmm/9775>
ISSN : 2105-2271

Éditeur

Publications de l'Université de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2019
Pagination : vol. 145
ISSN : 0997-1327

Référence électronique

Alexis Nuselovici (Nouss), « TARTAKOWSKY Ewa, *Les Juifs et le Maghreb. Fonctions sociales d'une littérature d'exil*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 2016 », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 145 | septembre 2019, mis en ligne le 27 juillet 2017, consulté le 30 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remmm/9775>

Ce document a été généré automatiquement le 30 octobre 2019.



Les contenus de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

TARTAKOWSKY Ewa, *Les Juifs et le Maghreb. Fonctions sociales d'une littérature d'exil*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 2016

Alexis Nuselovici (Nouss)

- 1 « Littérature d'exil ». Puisque le syntagme frappe le sous-titre et désigne le corpus sur lequel porte l'étude, il faut en entendre les résonances. « Production littéraire d'exil » s'offre en synonymie dans l'ouvrage mais ne révèle pas davantage ce que contient l'expression. Elle est éclairée par le complément qui marque la différence entre deux formules, celle choisie : « d'exil » et l'autre possibilité : « de l'exil ». Il s'agit donc d'aborder comment une communauté spécifique ayant connu l'exil confie, à des degrés de conscience variables, à la littérature un certain nombre de tâches relatives à sa conscience historique, sa dynamique mémorielle et à son inscription sociale. Au demeurant, l'auteur ouvre son livre sur le questionnement épistémologique soulevé par son entreprise, ce qui montre assurément que la démarche doit être étayée, sinon justifiée. Dans « littérature d'exil », qui « renvoie à l'expérience socialisatrice et objective du déracinement (p. 35), l'accent est mis sur « exil » et la littérature, par ses « *topoi* exiliques », offre un matériau pour en approcher le phénomène.
- 2 L'exil est en effet de ces objets scientifiques qui ne se laissent pas aisément saisir, obligeant le chercheur à vérifier son appareillage théorique et critique jusqu'à tester son efficacité. Ewa Tartakowsky ne rechigne pas à la tâche et nous offre, inséré dans l'ouvrage, un pertinent essai de méthodologie parfaitement encadré dans le premier chapitre, « Pour une sociologie de la littérature d'exil », repris au début du cinquième chapitre ainsi que dans la conclusion et jalonnant le cours du texte (p. 259 sur acculturation ou p. 269 sur *agency*) ou les notes de bas de page. Si l'exil est une expérience que la littérature peut traduire, le regard sociologique révèle qu'il est aussi

un « sociotrope » avec lequel la littérature aura une relation plus complexe, lui étant soumis tout en agissant sur son façonnement.

- 3 « Entre le fictionnel et l'existentiel », selon la belle expression de l'auteur (p. 15), la littérature d'exil demande en effet que soient posés fermement les liens nouant la vraisemblance à la réalité et la concrétude de l'expérience migratoire à sa « dimension multiréférentielle » (p. 24). Afin d'en rendre compte, l'auteur choisit le recours au « fait social total » de Mauss et distingue l'exil de la diaspora, ce qui lui permet de cerner les critères qui permettront de circonscrire une « littérature d'exil, » de même qu'elle analyse la légitimité d'une catégorie délimitant une littérature juive et le rattachement de son corpus à cette catégorie.
- 4 L'ouvrage s'appuie sur l'analyse d'un solide corpus de 441 ouvrages dont la composition est explicitée à deux reprises (p. 96 et p. 244). Les critères de choix ne manquent d'introduire un processus comparatif pertinent avec d'autres groupes sociaux, tels que les communautés juives maghrébines en Israël, en France, au Canada ou le milieu littéraire français. On voit s'esquisser des pistes de recherche possible qui, à partir de ce corpus et du travail de lecture fondateur d'Ewa Tartakowsky, questionneraient la nature de la sépharadité dans sa relation à l'identité judéo-maghrébine, les liens de celle-ci à l'orient(alisme), interrogeraient l'articulation entre l'héritage religieux et les inscriptions socio-culturelles, scruteraient les relations (tendues) entre représentations sépharades et ashkénazes. Car tous ces thèmes ne manquent d'apparaître dans les ouvrages eux-mêmes. Avantage supplémentaire, dans cette abondance objective car non esthétiquement triée, l'auteur nous fait malgré tout découvrir tel ou tel écrivain, telle ou telle œuvre demeurés méconnus que son commentaire donne envie de découvrir.
- 5 L'établissement du corpus de ces « écrivains d'exil » (p. 114) ne distingue pas entre production fictionnelle (prose, théâtre, poésie) et production autobiographique. Choix méthodologique totalement justifié dans la perspective sociologique de l'auteur et qui, du point de vue de la théorie littéraire, suscite un double mouvement critique. Le premier est d'approbation : l'expérience exilique est un apprentissage de nouvelles postures identitaires dont l'enjeu est l'intégration, voire la survie, dans un nouveau cadre socioculturel et, à ce titre, elle comporte sa part d'impostures et de mensonges. Dans quelle langue dire « Je suis un exilé » ? Celle de l'origine ou celle de l'accueil ? Insatisfaction bilatérale car il faudrait le dire en même temps dans les deux langues. Indétermination, oscillation dans les représentations qui oblige à reconnaître une part de fiction dans le biographique, une mise en scène pour reprendre le terme judicieux du titre du chapitre 4. Le second mouvement critique exprime une réserve. Car dans ce jeu de dupes, les acteurs ne sont pas les mêmes. La fiction prend le lecteur à partie et lui demande de compter les points. L'autobiographie entraîne le lecteur sur le terrain et lui accorde un rôle. Une des fonctions de la littérature exilique – à distinguer de la littérature d'exil, saisie sociologiquement – est de faire partager au lecteur l'ethos exilique que chaque sujet ressent à des degrés divers.
- 6 Le plan de l'ouvrage est extrêmement efficace, montrant que l'exil se joue toujours à trois : l'histoire, le sujet et la société, celle-ci abordée par le système de représentations qu'elle autorise ou dissimule. Le chapitre 2, « Conditions d'émergence d'une littérature d'exil », dresse le tableau des facteurs sociaux déterminants de cette production dans un cadre historique précis et par rapport aux enjeux d'une construction mémorielle et identitaire guidée par des questions liées à la judéité et à la colonisation. Le chapitre 3,

« Des auteurs nés de l'exil », repère les situations sociales et les parcours des écrivains étudiés, cernant le rôle des origines sociales, du déracinement, du topos de l'exil et des règles du milieu littéraire. Le chapitre 4, « Mises en scènes et transfigurations littéraires », tente de « saisir le pouls de la structure sociale tout comme ses évolutions » (p. 133) en interrogeant le matériau sollicité par cette production, depuis le folklore jusqu'à la langue en passant par les relations avec les autres communautés dans les cadres historiques successifs de la colonisation, de l'indépendance et du départ, avec une section est consacrée à l'identité féminine.

- 7 L'une des difficultés attachées à la recherche soutenant l'ouvrage tient au principe de dédoublement qui accompagne et le processus exilique et son étude. L'exil est en effet l'enjeu d'un double apprentissage, d'une double construction succédant à la fondation subjective première, dont les deux objets sont l'identité nouvelle et l'identité ancienne, transformée. Le fantasme colore les deux appartenances et révèle un double éloignement, du pays d'accueil autant que du pays d'origine, si bien que le sujet exilé est suspendu dans un entre-deux qui « nécessite des interactions, des arbitrages pour mobiliser des dispositions primitives (acquises lors des primes socialisations) ou des dispositions nouvelles » (p. 181). Primitives et nouvelles, même, tant les repères perdus demandent de souplesse et de « combine des éléments anciens et nouveaux » (p. 186).
- 8 L'auteur avance que l'exil serait une « notion conceptuelle » (p. 124), plus propice aux représentations textuelles que visuelles. Le point est fondamental pour l'auteur dans son analyse du paratexte des ouvrages (p. 113 à p. 132), ce qui l'amène à se laisser déborder par l'image en intégrant, dans le cahier d'illustrations central, des reproductions d'affiches cinématographiques et théâtrales après les couvertures de livre sans vraiment analyser les divergences – un seul paragraphe sur quelques films plus loin dans l'ouvrage. Est-ce à dire que le visuel est moins conceptuel ? La position de l'auteur ouvre le débat. Un primat accordé au visuel supposerait une essentialisation de l'expérience exilique qui ignorerait son caractère subversif à l'endroit des catégories cognitives et sensibles permettant de l'approcher. L'exilé est aussi un exilé des systèmes culturels, d'origine et d'accueil, situé à des distances variables des codes perceptifs et représentatifs respectifs, y compris visuels. L'expression de l'exil est aussi un exil de l'expression si celle-ci répond aux normes d'un territoire culturel qui, sauf exception, reprend les limites d'un territoire national. La culture juive, celle du peuple juif, fait justement exception et trouve sa dynamique dans une diversité extrême de composantes non territorialement définies qu'on a pu regrouper sous le terme de diaspora.
- 9 Mais la littérature d'exil, dans la perspective de l'auteur, n'est pas réduite à une dynamique de représentation puisqu'elle vient répondre à des « fonctions objectives », des fonctions sociales manifestées par « la mise en relation des textes littéraires avec leur fonctionnement dans l'espace et le temps » (p. 217), au nombre de trois : mémorielle, historiographique et d'adaptation. La première articule le processus individuel et le processus collectif, noue les liens avec le passé perdu autant qu'elle éclaire le présent. La deuxième est cruciale dans la mesure où l'auteur montre comment la littérature, outre un travail de patrimonialisation, vient combler un déficit : « Dans ce contexte, c'est à la littérature non scientifique qu'échoit la responsabilité de mettre en récit l'histoire des communautés juives » (p. 243). La dernière est de l'ordre d'un cadrage normatif qui procède d'une « cristallisation d'une identité sociale » (p. 257) grâce aux facultés de négociation propres à la littérature.

- 10 Peut-on parler d'objectivité ou de processus objectivants en matière de littérature ? Une question que l'exil et son évanescence phénoménologique viendraient redoubler. N'est-ce pas négliger la liberté d'expérimentation, voire d'illusionnisme, de la littérature et ses vertus compensatoires face à un réel meurtrissant ? L'auteur est sensible à l'objection et y répond en soulignant que la littérature vient « transcender – par le style, les *topoi* et les formes narratives – les réalités sociales et les lieux divers qui ont participé à la construction des individus » (p. 267) ; ce sera l'objet du chapitre 4, analysant le système de représentation des réalités de l'exil, ce que l'auteur appelle « mises en scènes et transfigurations », introduisant deux notions dont la distinction est féconde pour l'étude de la littérature, au-delà de l'orientation disciplinaire de l'ouvrage.
- 11 Sociologique, oui, avec ses figures tutélaires citées (Durkheim, Weber, Bourdieu, Lahire) et avec ce que ses aspects méthodologiques et ses ambitions scientifiques peuvent afficher de positivisme qui, dans le cas de l'exil, ferait obstacle à la compréhension de sa phénoménalité évanescence. Et pourtant, et pourtant. Les exergues de l'introduction et de la conclusion, cruciaux en termes de disposition paratextuelle – l'équivalent de l'entrée et de la sortie dans un supermarché en termes de stratégie de vente – sont respectivement empruntés à Rilke et à Kafka. Les brumes pragoises pour éclairer les rives méditerranéennes ! L'Est venant bénir le Sud ? Non, simplement la profonde compréhension que « *le* récit sur l'exil, événement nodal dans la plupart de ces écrits, *rayonne* comme un traumatisme central » (p. 172), à interpréter dans nombre d'expériences et de littératures. L'auteur cerne au plus près l'intensité de l'exil en introduisant une tension lexicale entre « événement nodal » et « traumatisme central », ce qui traduit au mieux le paradoxe d'une expérience fondatrice et pourtant difficilement saisissable. À commencer par les écrivains dont l'ouvrage montre les mécanismes scripturaires auxquels ceux-ci ont recours. Les manœuvres de légitimation sont diverses et l'expérience exilique les sollicite abondamment. Trois exilés : là où Joyce fait appel à la surabondance scripturaire, Kafka et Rilke, chéris par l'auteur, choisissent l'effacement, tandis que le corpus mêle les deux stratégies. Si l'auteur écrit que « L'exil permet de dégager un idéaltype propre à un écrivain de migration » (p. 86), elle n'oublie pas les cheminements particuliers. Dans les pages passionnantes qu'elle consacre au cheminement biographique des écrivains, ce qu'elle nomme leurs « trajectoires », l'auteur nous offre dix « profils » individuels dans lesquels transparait ce que l'auteur nomme « l'attention du sociologue sur l'individu et ses soucis » tout en prenant en compte les « changements dans son milieu social » (p. 258).
- 12 L'étude de l'exil appelle une approche multidisciplinaire qui s'applique pareillement aux champs d'étude qu'elle implique. Ainsi de la littérature de l'exil dont l'acceptation institutionnelle en tant que genre ou sous-genre est encore en construction. Similairement à une autre ayant suivi un parcours de reconnaissance comparable, la littérature dite de la *Shoah* ou des camps. Elle naît après la guerre et désigne un corpus où se côtoient récits de témoignage et élaborations fictionnelles sans que les frontières entre les deux productions ne soient étanches, cette porosité structurelle et esthétique dressant justement la spécificité du genre. Dans les deux cas, littérature des camps et littérature de l'exil, il est crucial de constater que le genre tire sa légitimité d'un débordement des cadres cognitifs et sensibles anciens qui ne sont plus susceptibles d'ériger un ordre narratif selon des normes habituelles. Au-delà des bouleversements recueillis par l'histoire, la rupture, bien plus profonde, est d'ordre anthropologique,

voire ontologique, et demande une inscription symbolique dont la littérature offre un des plus puissants dispositifs. À ce titre, l'ouvrage d'Ewa Tartakowsky est indispensable parce qu'il participe à la constitution de ce champ d'étude et lui apporte une fondation majeure en s'ancrant dans l'approche sociologique tout en ouvrant le dialogue avec les autres approches.

AUTEUR

ALEXIS NUSELOVICI (NOUSS)

Professeur de littérature générale et comparée, Université d'Aix-Marseille,
alexis.NUSELOVICI@univ-amu.fr